

**Universitäts- und Landesbibliothek Bonn**

**Autour d'un million**

**Hoche, Jules**

**Paris, 1896**

Chapitre XIII

**urn:nbn:de:hbz:5:1-25018**

### XIII

Le *grand seigneur* avait appris de la bouche même de son frère les détails de la crise aiguë où sombrait la paix du ménage. Or, bien qu'il fût ou qu'il crût être au mieux avec l'oncle, qui lui avait fait récemment des avances de fonds considérables, il voyait, non sans quelque raison, un danger dans l'excès même de la détresse de Maurice, excès pouvant suggérer à ce dernier l'idée de faire un suprême effort pour rentrer en grâce auprès du vieillard dont lui, Albert, s'estimait déjà le légataire universel.

De graves soucis personnels l'incitaient

d'autre part à frapper un grand coup.

Ses affaires prenaient une mauvaise tournure; l'*Universel* avait eu le sort d'une flambée de paille; les premières effervescences du public calmées, on trouvait que cette feuille bizarre bouleversait trop radicalement les us et coutumes séculaires du journalisme, et c'était maintenant un emballement en sens contraire : les actionnaires sérieux qui lâchaient pied, les annonces qui se clairsemaient, Mezzaro lui-même finissant par se lasser de se voir arracher plus de dents qu'il n'en avait posées de sa vie, les protestations acharnées d'abonnés contre les perpétuels chambardements de la mise en page ou à propos du style fuligineux d'Évrard dont le roman en cours ressemblait à une gageure; — bref, le journal ne se maintenait plus qu'à coups de réclame gigantesque épuisant la caisse qui avait déjà bien de la peine à faire face aux frais ordinaires de rédaction et d'impression.

Enfin — et ceci était plus grave que tout le reste — Albert avait engagé la plus grande

partie des capitaux fournis par M. Choron dans des spéculations à terme que menaçait aujourd'hui une liquidation de fin de mois désastreuse ; en sorte que toute la situation actuelle du grand seigneur reposait sur un ténébreux calcul de probabilités dont les  $x$  eussent effrayé un Laplace ou un Newton.

Un seul moyen s'offrait de parer aux redoutables éventualités qui le menaçaient ; s'emparer de Julia corps et âme et, fort de ce nouvel atout dans son jeu, continuer la lutte tant bien que mal, quitte, si la chance tournait contre lui, à la faire intervenir comme suprême auxiliaire, à museler M. Choron par la crainte d'un scandale d'où l'honneur de sa fille ne sortirait pas indemne.

Ceci posé, la conquête absolue et définitive de Julia ne pouvait plus être différée. Il l'attira chez lui sous le prétexte de rechercher avec elle les moyens à employer pour arracher Maurice aux embarras matériels où il se débattait.

Et c'est sous le couvert de ce prétexte que Julia se décida à franchir le dernier

pas la séparant de la perte. Elle accourut au rendez-vous, joyeuse, presque fière, puisant dans la seule force de sa haine, le dédain des hontes et du sacrilège qu'elle allait assumer, en femme perdue d'avance et pour qui l'adultère physique n'est qu'un corollaire insignifiant de l'adultère moral dès longtemps consommé. Albert l'attendait sans impatience, recueilli en une gravité d'homme qui ne sait pas encore bien le ton qu'il doit prendre, la scène qu'il doit jouer.

Sa passion ancienne pour Julia avait quelque peine à refleurir parmi les graves nécessités qui la lui imposaient comme une stratégie, une corvée diplomatique. Il oubliait presque combien il l'avait désirée, combien il la désirait encore. Une mélancolie le gagnait à la pensée de ce caprice jalousement réservé pour l'heure des grands triomphes, et dont une brutale destinée le forçait d'exhumer la relique avant le temps pour s'en faire une vulgaire arme de combat.

. . . . .

Deux heures environ après son entrée au coquet entresol du boulevard Haussmann, Julia en ressortait légère et pimpante, la voilette abaissée sur le feu de ses joues, la brûlure de ses yeux ardant au travers comme un défi jeté aux passants, le défi de la faute commise dont personne jamais ne pourrait la convaincre.

Chose curieuse ! cette victoire trop complète, trop imprévue, laissait à Albert la sensation d'une déroute, d'un commencement de naufrage personnel. Il n'était plus le maître de l'orage qu'il avait déchaîné, la force des choses l'emportait sur ses propres machinations ; il devenait le jouet résigné de la fatalité ; il subissait une destinée où sa volonté cessait d'entrer comme facteur essentiel ; sinistre pronostic, lui permettant de conjecturer que tôt ou tard le hasard achèverait de rompre les digues et les écluses par où il essayait de capter son cours, le roulerait dans toutes les boues de ses scélératesses avortées, sans autre consolation que le médiocre triomphe d'avoir

réussi à débarrasser son frère d'une femme qui n'était pas faite pour lui.

Et cette subtile conclusion résumait bien la forme impénitente que prenait le remords chez cet être habitué à ne voir que le bon côté du mal qu'il faisait aux autres. Encore ne put-elle adoucir le frisson d'amertume où il se cabrait tout à coup en remarquant que la glace devant laquelle il se rajustait, lui renvoyait l'image pâle et crispée d'un banal traître de mélodrame.

#### XIV

Ce qu'Albert avait prévu arriva. Se sentant perdu, Maurice jeta un suprême appel à son oncle, à cet homme dont le seul tort avait été de vouloir lui garder une place trop grande dans son cœur. Simplement et noblement, il confessa ses remords et son désespoir. Son éloquence fut tragique, son repentir grand comme sa faute. Il dit tout, la colossale folie de ce mariage d'amour tournant pour lui au bain moral, à l'exil de toutes ses noblesses d'âmes sacrifiées à une créature sans cœur ni cervelle, leur mésintelligence presque immédiate finissant